

Prologue

Hiver 1968

Le feu craque. Ma mère est assise, ses épaisses chevilles posées l'une sur l'autre, sur sa chaise près du poêle, ses aiguilles à tricoter tintent, et ses bonbons à la menthe sont posés à côté d'elle.

Son appareil auditif siffle par intermittence, la batterie carrée, beige, monte et descend au gré de sa respiration. De temps à autre, elle pose ses aiguilles et manipule son appareil pour en augmenter le son.

Dans le coin opposé, près de la fenêtre, l'image de la télévision allumée tremblote, noir et blanc.

Je suis par terre, à ses pieds, appuyée, dos contre sa chaise, rêvant à l'école ou à la dernière histoire que j'ai lue dans *Dandy*. J'essaie d'oublier le courant d'air froid qui me parcourt le dos et ne fais pas très attention au programme à la télévision.

« Tu vois ça ? », demande ma mère.

Ça parle d'enfants qui n'ont pas de famille, des garçons et des filles dans des foyers. Je regarde ma mère sans comprendre, puis je regarde l'écran, troublée, ne sachant pas ce dont elle veut que je sois consciente. Je saisis dans le ton qu'elle utilise que cela doit être important, mais je n'en comprends pas la pertinence. Je n'ai que 5 ans.

« Tu étais comme ça », dit-elle.

Je regarde son visage familier, ses petits yeux derrière

ses grosses lunettes, ses cheveux bruns aux amples boucles. Elle agite ses aiguilles tandis que j'attends une explication.

« Quand tu es née », dit-elle en reposant ses aiguilles « tu avais une autre mère. »

Je regarde l'écran à nouveau. Une autre mère ? Les images montrent le visage d'hommes et de femmes, rassemblés dans une pièce, occupés à parler. J'ai une autre mère dans la télévision ? Je vois une foule d'enfants en train de courir dans un jardin devant une grande maison et j'entends le mot « orphelinat ».

La femme que j'appelle maman semble avoir le souffle coupé. « Elle t'aimait et t'a donnée pour que tu puisses avoir une vie meilleure, avec une bonne famille. »

Je me relève à moitié, maintenant totalement concentrée. Je ne rêve plus.

« Et comment je suis venue ici ? », je demande.

« Ton papa et moi sommes allés à l'hôpital et t'avons choisie parmi tous les bébés qui s'y trouvaient. »

Le charbon du poêle crépite et attire son attention pendant que je réfléchis à ce qu'elle vient de dire. Elle reprend son tricot, tirant sur la laine.

Une pensée me vient à l'esprit, une pensée toujours présente aujourd'hui.

« J'étais méchante ? »

« Non », répond ma mère brusquement. Puis elle se reprend. « Tu étais spéciale. C'est pour ça que nous t'avons choisie. » Une réponse sans doute préparée à l'avance.

Je souris. La pièce est toujours froide. Elle sent encore l'humidité. Est-ce que j'ai eu de la chance ? C'est la question que je me pose.

Plus tard, elle me chante *Nobody's child* (*Enfant de personne*). Je déteste cette chanson. Elle est toujours saoule quand elle me chante ça, son bras enroulé autour de mon cou, me collant et attrapant des mèches de mes

cheveux. Son haleine sent trop la menthe, comme elle expire au moment où j'inspire.

Aucune autre maman n'a une haleine comme ça. Elle m'écrase contre elle, et je ne peux pas bouger.

Elle doit se sentir soulagée de me l'avoir dit. À présent, à l'école, personne ne pourra me surprendre dans la cour en racontant ce qu'on a pu leur dire chez eux, près du poêle.

Naïve et pragmatique, je l'ai dit à mon ami Beth, devant les copains : « Telle que tu me vois là, eh bien j'ai été adoptée. »

Tout le monde a arrêté de jouer au ballon et m'a regardée. Être adoptée faisait de moi quelqu'un de spécial. Je n'avais jamais entendu le terme bâtarde illégitime avant ça. Si ça avait été le cas, j'aurais pensé que j'étais une bâtarde spéciale.

Un coucou dans le nid

À 6 semaines, j'étais légalement adoptée. Le 8 novembre 1963, avec le consentement de la cour de Glasgow, j'étais rattachée à ma famille. J'avais 9 mois.

La vie avec ma « bonne famille » commença au 74 Budhill Avenue, à Springboid, dans l'East End de Glasgow. Mes parents adoptifs s'appelaient James et Dora Cooke.

Nous vivions dans un immeuble ancien, au premier étage, avec trois autres portes sur le palier.

Ma tante Helen, la sœur aînée de ma mère, et sa famille vivaient sur le même palier que nous, la porte à côté. Elle me raconta plus tard qu'elle entendait souvent mon père rentrer ivre à la maison.

Il se signalait en urinant sur les graviers devant l'immeuble, chantant généralement des chants patriotiques à la gloire de l'Irlande du Nord.

Quand j'ai eu 6 mois, nous avons déménagé dans une maison préfabriquée, incluse dans un groupe de quatre, avec deux appartements en haut et deux en bas. Le nôtre se trouvait en bas à droite, ce qui signifie que nous avons un jardin devant et derrière, et c'est là que mes souvenirs

commencent. L'histoire de ma famille me revient à travers des documents et des souvenirs d'enfance.

De la peinture grise sur de l'acier gris. La maison du 40 Hermiston Road, à Springboid, se trouvait à dix minutes à pied de l'immeuble vétuste que mes parents avaient fui. Peut-être mon arrivée leur a-t-elle donné le droit de fuir. Jusque-là, ils avaient été sans enfants pendant neuf ans. Cloîtrés dans des austères appartements surpeuplés. C'était le rêve de la moitié de la population de Glasgow qui habitait ces immeubles vétustes que d'avoir une maison avec jardin. De l'espace et de l'intimité.

Notre jardin de derrière était partagé en trois. Sur la partie du milieu se trouvait la pelouse, où ma mère étendait le linge et où je jouais la plupart du temps.

Je passais de longues journées à errer dans le jardin, fuyant les bruits de la maison derrière moi. J'aimais chercher des chenilles dans les choux et m'extasiais devant les beaux papillons blancs qu'elles devenaient.

Il y avait aussi des chenilles sur les feuilles des haies de séparation qui entouraient notre jardin : des œufs et de minuscules chenilles vertes que je trouvais en fouillant parmi les feuilles avec un petit arc de couleur beige. Ouvrant les feuilles, j'observais ces petites créatures s'agiter, sans défense, leur vie dépendant de mon bon vouloir. Mes autres animaux de compagnie me ravissaient tout autant : mes « minitortues » dont j'appris plus tard qu'il s'agissait de cloportes. Je jouais avec eux pendant des heures. Je passais aussi beaucoup de temps à regarder les araignées dans leurs toiles, jamais effrayée, juste à les regarder et les laisser grimper sur ma main, parfois sur mon bras. En regardant en arrière, je me demande si j'étais une enfant heureuse ou isolée. Où que j'aie vécu, j'ai toujours adoré les jardins.

Mon père utilisait de vieilles traverses de chemin de fer pour marquer les séparations dans le jardin, et du bois

était entassé ici et là. Quand il travaillait dans le jardin, sa peau tannée par le soleil sur son corps bistre le faisait paraître plus large qu'il ne l'était en réalité. Il m'a appris comment confectionner un sifflet avec un brin d'herbe entre les lèvres et souffler. Souvent, le brin d'herbe me fendait la lèvre et je quittais le jardin la bouche pleine de sang. Les moments dans le jardin étaient agréables.

Quand mon amie Beth venait à la maison pour jouer, nous tirions les traverses pour nous confectionner un tapon. Nous empilions les plus petits morceaux de bois les uns sur les autres, réservant le plus long pour s'asseoir.

Je ne me lassais pas d'essayer d'aller toujours plus haut, de rebondir toujours plus fort, plus c'était haut, plus ça allait vite, mieux c'était. Parfois, dans la folle exubérance de nos jeux, le morceau de bois sur lequel nous nous balançons basculait. Mais nous recommençons. Rien n'avait plus d'importance que ce presque vol.

Je passais également des heures dans le jardin à l'arrière avec un service à thé en plastique rouge. Je mélangeais eau et poussière jusqu'à ce que j'obtienne la bonne consistance et puisse remplir les tasses, puis je les retournais pour confectionner de parfaits petits pâtés.

Je me revois encore : mes ballerines noires qui faisaient transpirer mes pieds nus, les genoux marron à cause du soleil et écorchés à force de ramper dans la poussière, portant les vêtements préférés de ma mère qu'elle avait faits elle-même, en crochet. Un gilet rose et gris avec des franges blanches et une jupe.

La meilleure boue se trouvait sur le côté de la maison, sous la haie, une boue légèrement grise. Une fois mélangée, elle était douce et crémeuse ; soyeuse, sans aspérités et laissait des traces blanches comme de la craie sur mes mains quand je l'écrasais entre mes doigts. C'était la crème de la crème de la boue.

C'était la perfection, ou un de ses avatars. En y repensant, je suppose qu'elle devait contenir du ciment.

La partie gauche du jardin était complètement remplie de fleurs blanches posées au bout de longues tiges vertes. Des pommes de terre.

Mon père les dévorait avec appétit. Ce que je fais moi aussi aujourd'hui encore.

Par de nombreux aspects, ça ressemblait à une enfance ordinaire de l'East End, particulièrement quand j'étais très jeune. Qu'est-ce que je me souviens de mes plus jeunes années ? Être assise dans la cuisine, jouant avec une grande soupière, sautant dans l'allée, puis me figeant brusquement en ressentant le chatouillement d'un perce-oreille grimant sur ma chaussette blanche.

En gros, je dormais, me réveillais, et acceptais la violence, l'alcool et les immenses journées vides.

Mon premier et plus cuisant souvenir quand je suis arrivée à l'école primaire, en CP, est d'avoir été enfermée dans le placard à peinture parce que j'étais punie. Je me souviens de mes poings douloureux d'avoir reçu des coups de règle et que je rêvais de voler la peinture et les pinceaux : toutes ces couleurs différentes de peinture en petits ronds, rangés dans un rectangle de plastique blanc. Chaque palette contenait six couleurs : des rangs entiers de charmantes couleurs à mélanger. Cela me rappelait ma créativité dans le jardin.

De retour à la maison après l'école, j'entendais la voix de ma mère venant de la maison, et je savais qu'elle avait bu.

Je filais directement dans le jardin pour l'éviter. Je n'entendais ces énormes rires désinhibés, presque indécents, chez aucune autre femme de notre rue.

Rapidement, elle venait me chercher. J'entendais le loquet de la porte arrière s'ouvrir puis sa voix crier : « Eileen ! »

Mon estomac se retournait. Je lui tournais le dos, m'accroupissant près de la haie sur le côté de la maison, espérant qu'elle ne me verrait pas.

« Eileen, où es-tu ? »

Elle voulait que je coure chez l'épicier pour elle. Quand j'étais petite, c'était pour aller chercher des cigarettes ou un litre de lait. Le temps passant, devenue un peu plus grande, elle m'appelait et me demandait d'aller lui chercher un « message » : une lourde bouteille enveloppée dans un sac en papier kraft. Je savais que c'était de l'alcool, pourtant, je ne l'ai jamais vue en boire, je sentais simplement l'odeur des bonbons à la menthe qu'elle avalait pour masquer l'odeur de son haleine. Pour moi, c'était comme ça, c'est tout. Je n'ai aucun souvenir d'une époque où mes parents n'auraient pas bu.

Derrière notre dos, sans que je le sache, les gens parlaient autour de nous. Évidemment qu'ils parlaient. Ils parlaient avant même ma naissance. Ils parlaient du fait que mon père et ma mère n'auraient pas dû obtenir le droit de prendre la responsabilité d'un enfant.

Ma mère avait-elle des sentiments pour moi à sa façon ? Elle m'a toujours laissée avoir un animal de compagnie, et nous partagions cet amour des animaux. C'était moi qui leur donnais leurs noms. J'avais une perruche appelée Joey. Trouvée morte au fond de sa cage. Une tortue appelée Horace, enterrée car supposée morte mais qui était probablement en train d'hiberner. Un lapin blanc, Snowy, que j'ai retrouvé mort plus tard et que j'ai ramené à la maison. Le chien des voisins, un boxer nommé Bruce, a été accusé du meurtre. Il y avait un chat, appelé Tiger, qui a dû être piqué après avoir été attaqué par Bruce, le laissant un œil hors de son orbite et le tétanos en prime. Je regardais mon pauvre petit chat, miaulant constamment, en ne faisant presque pas de bruit, son œil pendant. J'ai supplié ma mère de tenter de le sauver.

Elle l'a emmené chez un véto de la SPA pour obtenir un traitement gratuit, mais elle est rentrée sans lui. Je savais au fond de moi que ce serait le cas.

Il y a eu plusieurs chiens, l'un d'entre eux a disparu ; un autre, un colley nommé Lassie, bien sûr. Elle courait tout le temps après les voitures. Je me souviens du crissement de pneus d'un camion juste devant la maison. Elle était en dessous. Je regardai depuis la fenêtre du salon et j'ai vu le camion lui rouler dessus.

Elle était sur le dos, agitant ses pattes sous le train du camion. De manière incroyable, toutes les roues l'avaient manquée. Elle apparut dans la cuisine, indemne mais sous le choc, et je courus pour la réconforter.

Peu de temps après, j'appris qu'elle avait été envoyée dans une ferme pour y vivre. Plusieurs poissons morts et grenouilles disparues entrent également dans la liste. Ma famille était composée d'orphelins et de vagabonds.

Mon dernier animal de compagnie fut un terrier nommé Queenie (Petite Reine), parce qu'elle était blanche et avait une petite tache brune, comme une couronne au-dessus du crâne. Ma mère et moi l'avions trouvée, errant dans les rues, près de l'épicerie, et nous l'avions ramenée à la maison. Nous contactâmes la police locale, mais il n'y avait pas d'avis de recherche sur le chien, alors nous l'avons gardé. Je fus soulagée. En effet, une fois nous avions trouvé un chien et avions été obligés de le rendre. J'avais pas mal rôdé autour de la maison du propriétaire du chien, triste et en colère, lui en voulant de m'avoir pris *mon* chien.

C'était vers la fin des années 1960 je crois, qu'un nouveau gaz, plus sûr et plus propre, fit son apparition. Le « gaz naturel ». Nous nous débarrassâmes du poêle à charbon et nous fîmes installer le gaz de ville. Pour une raison inconnue, cela ne dura pas longtemps, et nous revînmes rapidement au charbon. Mais je me souviens

que le feu au gaz dura suffisamment longtemps pour que mon hamster, Hammy, y disparaisse.

C'est à peu près vers cette époque qu'il y a eu des travaux dans la maison. Ma mère, somnolente, me disait d'aller jouer dans le jardin pendant qu'elle restait à l'intérieur pour garder un œil sur ce qui se passait, mais, à travers les fenêtres, je l'entendais rire. « Viens ici poulette », disait l'ouvrier en s'adressant à moi, me voyant sur le pas de la porte. Ils me distraient et me tenaient à distance. L'un d'entre eux, appelé Pat, courait après moi dans le jardin avec une brouette.

Ce n'est que des années plus tard que je compris la probable raison pour laquelle ces hommes, à tour de rôle, venaient m'éloigner de la maison.

J'avais aussi une balançoire dans mon jardin, elle était en métal rouge et bleu, avec quatre pieux accrochés aux poteaux arrière pour l'empêcher de basculer.

Tout comme les supports placés pour me protéger, les poteaux n'étaient pas infaillibles. À cause d'un excès de vigueur et du temps humide de Glasgow, la balançoire basculait parfois avec quelqu'un dessus. C'est peut-être là que j'ai développé mon attitude par rapport à la vie : à chaque fois que la balançoire bascule, se relever, s'épousseter, et remonter dessus.

En grandissant, mon amie Beth et moi tentions de dangereuses acrobaties qui nous faisaient palpiter avec cette balançoire, comme le « courir dessous » qui était exécuté en poussant la personne sur la balançoire si haut que, lors de la dernière poussée, vous pouviez courir dessous avant le retour de la balançoire. Le summum de ces pratiques dangereuses était le « Bronco ».

Une personne s'asseyait sur la balançoire, tandis qu'en face, une autre mettait une jambe entre les jambes de la personne assise et l'autre jambe libre pour commencer à pousser. Puis, toutes les deux, nous nous balancions en

même temps pour gagner de la hauteur et de la vitesse. Le point crucial de cette acrobatie arrivait quand la bonne hauteur était atteinte et que celle qui était debout poussait des pieds très fortement, sautait et passait sous la balançoire en espérant être passée à temps. Pendant ce temps, celle qui était assise volait haut. Je pense que j'étais une petite fille aventureuse, mais pas plus que n'importe quelle enfant. Pas à cette époque en tout cas.

L'été était le moment où l'on sortait les draps et les accrochions à la corde à linge. Pas pour les sécher, mais pour en faire des tentes.

Une fois les draps accrochés, mes amies et moi allions chercher nos boissons, nos affaires et nous nous y installions comme si nous allions y vivre pour toujours.

Un été, il y avait une énorme caisse sur la pelouse. Elle avait une partie qui s'ouvrait comme une porte, et en voyant cela mon imagination se mit au travail. Je l'appelais ma maison d'été. C'était vers la fin des années 1960, j'avais 6 ans. Qu'est-ce que je savais de ce qu'était une maison d'été ? J'avais dû lire quelque chose dans un livre sur les rupins. Je l'avais recouverte de draps colorés et remplie de vases pleins de fleurs et de branches de haies. Dans le même temps, je gardais une « maison d'hiver » faite à partir d'un drap plus sombre pendu sur la corde à linge.

Ma mère n'avait pas vraiment d'amies, mais une femme était plus présente que les autres. Elle buvait avec ma mère. Cette femme, May, était en visite chez nous avec son fils Allen, qui avait le même âge que moi et avec qui je jouais dans le jardin.

Nous étions assis, tous les deux, sous la tente d'hiver fermée, l'odeur de l'herbe écrasée sous nos jambes venait agréablement titiller mes narines. Je me sentais bizarre, étrange, une drôle d'excitation battait au fond de moi. Nous avons souvent joué ensemble avant ça,

j'avais même eu le droit de jouer au football avec lui, mais je n'avais jamais ressenti cette nouvelle sensation. Je n'avais aucun mot pour qualifier ce qui m'arrivait. Ses mains poisseuses de garçon et ses genoux frôlaient les miens. Par-delà le drap bousculé par le vent, j'entendais les corbeaux se disputer et ma mère et May rire. Il me demanda si je savais ce que c'était que « baiser ».

« Non », répondis-je, mais les battements de mon cœur disaient l'inverse.

« Tu veux essayer ? »

J'eus envie de dire oui, mais j'avais peur. Comment pouvais-je concilier cette peur et cette excitation ? C'était comme sur la balançoire. Était-ce le risque qui me plaisait ici aussi ?

J'entrai dans la maison sur la pointe des pieds, fus saisie par l'odeur douceuse et familière, passai devant le salon dont la porte était entrouverte. De l'autre côté se trouvaient May et ma mère écroulées de rire.

Quand j'atteignis les toilettes, je me regardai longuement dans le miroir, repensant à ce qu'Allen m'avait dit. Je me rappelle m'être demandé si cela me ferait grandir ?

De retour dans la tente, nous nous sommes embrassés, yeux et lèvres fermés, et il s'est allongé sur moi. Où avait-il appris ça ? À travers quelle porte ou quelle fenêtre avait-il été épié ? Embarrassés et nous sentant un peu idiots à ne pas savoir ce qu'il fallait faire après, nous retournâmes à nos jeux, en ignorant ce qui venait d'arriver.